Le jugement de Salomone

J'avais découvert l'établissement par hasard, un jour où je déambulais dans le quartier médiéval de Grandvil où je me trouvais pour raisons professionnelles. Situé dans une petite rue pavée adjacente à l'avenue du Grand palais, il était signalé par une pancarte discrète qui invitait à passer une porte cochère, imposante certes, mais que l'on ne devinait qu'au dernier moment. L'enseigne m'avait immédiatement intrigué : *L'imparfait,* écrit dans une fonte de caractères des plus conventionnelles, avec un *t* final qui se détachait nettement du reste du mot et semblait prêt à tomber dans le vide. Quelle drôle d'idée que ce nom, pensai-je, pas vraiment engageant. Et cette mise en scène typographique, totalement à rebours de toutes les conventions en matière de publicité et de communication ! Il n'avait pas dû être simple pour le propriétaire de l'affaire de convaincre les banques, si banques il y avait eu. Autant vouloir attraper des mouches avec du vinaigre. Qui avait bien pu avoir l'idée d'une telle enseigne ? Un spécialiste de livres anciens, un brocanteur peut-être ? Ma curiosité était piquée au vif et je n'avais plus qu'une idée en tête : savoir ce qui se cachait derrière ce nom. Pas très attractif, peut-être, mais efficace, pensai-je, alors que je m'engouffrai sous le porche.

Les pavés débouchaient sur une petite cour intérieure discrètement fleurie dont le calme et la fraîcheur m'enveloppèrent tout entier, jusqu'à me faire oublier en un instant le monde bouillonnant que je laissais dernière moi. Un bassin entouré d'une luxuriante végétation accueillait quelques poissons. Leur nage placide avait quelque chose d'hypnotisant et je succombai au charme de leur chorégraphie aquatique avec une joie enfantine, jusqu'à devenir indifférent à toute notion de temps.

Bientôt, les bruits provenant d'une cuisine me sortirent de ma torpeur. On fouillait dans des placards, manipulait des couverts, malmenait des casseroles, une bouilloire… Quelque part au fond de la cour, des voix et des rires se faisaient entendre ; on s'affairait avec une bonne humeur manifeste. C'est alors que je vis les tables : six tables de bistrot, dressées avec goût et simplicité pour deux couverts chacune. A quelques pas, une ardoise sur pieds annonçait le menu du jour proposé à *L'imparfait,* avec le *t* final en berne. Plus de doute, il s'agissait bien là d'un parti pris typographique assumé, une signature en quelque sorte. Ma circonspection était à son comble, jamais je n'aurais pensé donner un tel nom à un restaurant. Poussé par la curiosité, j'entrai et demandai une table. Celles dressées en

extérieur étaient malheureusement déjà réservées. La serveuse proposa de m'installer non loin de l'entrée, « avec vue sur la cour et un peu à l'écart de Salomone, notre juge de paix », me dit-elle avec malice en m'indiquant de la main un superbe perroquet perché à quelques mètres de là, près du comptoir.

Aussi impressionnant par sa taille – au bas mot quatre-vingts centimètres de l'extrémité des plumes caudales au sommet de la tête – que par la magnificence de son plumage – bleu turquoise sur le dos, jaune orangé sur le ventre et les joues blanches striées de noir –, l'oiseau observait chacune des allées et venues. Du bar à la salle, de la cour aux cuisines, rien ne semblait pouvoir échapper à son regard. De temps à autre, il frottait son imposant bec noir sur le bois du perchoir ou se grattait énergiquement l'arrière du crâne avec l'une ses pattes, mais la plupart du temps, il trônait là, en toute majesté et dans le plus grand silence, tel la statue du commandeur.

Le restaurant n'était pas très grand, vingt couverts tout au plus. La salle était arrangée avec une grande simplicité et beaucoup de goût. Le mobilier, la sellerie, les voilages, tout était d'excellente facture. Les matériaux eux-mêmes, bois brut, fer forgé et pierres de taille, avaient été choisis avec soin. La recherche d'harmonie était manifeste, sans être ostentatoire. Rien en ce lieu ne semblait vouloir s'imposer au convive. Un endroit parfait ! pensai-je.

Après avoir passé commande et en attendant que l'on me serve les amuse-bouches, l'idée me vint de consulter les avis postés sur internet par les clients. A mon grand étonnement, ils étaient peu nombreux, comme si le restaurant avait ouvert récemment. Tous disaient cependant en substance la même chose : « ne vous fiez surtout pas au nom, allez-y ! ». D'autres que moi avaient remarqué, semblait-il, l'incongruité de l'enseigne… Les commentaires des principaux sites émanant des guides gastronomiques étaient, quant à eux, assez laconiques, simples « copier-coller » d'une courte biographie professionnelle du restaurateur : « Originaire de Brive, Cyril Garrel a débuté sa carrière auprès du chef Quéroy. De Buenos Aires à New Deli en passant par New York, il a consacré ces vingt dernières années à parcourir le monde, jusqu'à sa prestigieuse toque au sein du plus grand palace de Tokyo. En ouvrant son propre restaurant, à Grandvil, Cyril Garrel réalise son rêve d'enfant pour nous proposer une cuisine qui réalise une brillante synthèse de ses diverses influences. » Quelques lignes étaient ensuite consacrées à la description des principaux plats « signature » du chef.

Des amuse-bouches aux mignardises, le repas que je dégustai fut un régal pour les sens, tous les sens. Expérience culinaire hors du commun, la cuisine proposée à *L'imparfait* était

une adresse à l'ensemble du corps. Le craquement des noisettes torréfiées encore fumantes ou le chuintement des œufs frits à la japonaise dans le bouillon titillaient vos oreilles. Le soyeux des truffes aux trois cacaos ou le gluant des boulettes de riz sous les doigts – car, oui, le client était parfois invité à manger sans ses couverts – en appelaient au toucher. A *L'imparfait,* ce n'était pas seulement vos papilles et vos yeux qui se régalaient, c'était l'ensemble de votre être. En voilà un slogan efficace ! me dis-je. Tout dans ce restaurant était vraiment parfait. Après une telle expérience sensorielle, ma perplexité quant au choix du nom de l'établissement était à son comble et ma curiosité demandait plus que jamais à être assouvie. J'étais décidé à découvrir le fin mot de l'histoire. Aussi, quand le serveur vint débarrasser la table, je demandai s'il était possible de féliciter le chef pour le moment unique que je venais de passer.

Les convives des tables extérieures étaient partis depuis une vingtaine de minutes et j'étais le dernier client. Mais je n'eus pas longtemps à attendre. J'étais en train de terminer mon café quand je le vis s'approcher. C'était un homme, d'une quarantaine d'années, plutôt petit, sec et nerveux, mat de peau. Il me faisait penser à ces chênes noirs que l'on trouve sur le Causse : ramassés, résistants, conçus pour faire face à l'adversité de la nature. Noir de cheveux, il avait un regard intense, foncé lui aussi. Malgré un physique peu avenant, ingrat auraient dit certains, sa personne dégageait un puissant magnétisme ; une force et une détermination qui me le rendirent immédiatement sympathique. Alors qu'il me saluait en tirant à lui la chaise située en face de moi, j'étais déjà sous son charme.

- On me dit que cela vous a plu, demanda-t-il avec une fausse assurance.

- Si cela m'a plu ! m'exclamai-je. C'était bien au-delà, Monsieur Garrel ! Les mots me manquent pour décrire l'expérience gustative que je viens de vivre. C'était un véritable délice. Merci, vraiment. C'était parfait !

- J'espère bien que non, me rétorqua-t-il en souriant.

Sa réponse me laissa quelques secondes sans voix. Il en profita pour demander que l'on apporte deux cafés. « Et deux liqueurs de poire, s'il vous plaît ! », s'empressa-t-il d'ajouter à l'adresse de son serveur. « Celle de mon grand-père », me confia-t-il avec gourmandise en se penchant vers moi... Une légère brise balaya la petite cour, les plantes et l'eau du bassin frémirent, seuls quelques bruits en cuisine troublaient la quiétude du moment. L'instant était parfait pour demander à Cyril Garrel de m'en dire plus sur son restaurant et sur cet étrange nom, *L'imparfait*.

Cyril Garrel avait toujours voulu être propriétaire de son propre restaurant. Il en rêvait secrètement depuis l'enfance, bien avant d'entrer en apprentissage. Après plusieurs années à l'étranger, il était revenu en France avec ce projet. Il avait d'abord pensé s'installer à Brive, sa ville natale. Puis, à l'occasion d'un bref séjour à Grandvil, il avait découvert le quartier médiéval et la petite cour derrière la porte cochère, avec son bassin. La configuration des lieux et l'ensemble du bâti dégageaient un sentiment de paix et de discrétion qui l'avait séduit dès la première visite. Rien d'ostentatoire, comme il l'avait souhaité. Le quartier aussi lui plaisait : ni trop chic, ni trop désœuvré ; non pas bruyant mais simplement vivant.

Le banquier avait manifesté un grand enthousiasme à l'idée de soutenir le projet, même si sa poignée de main avait semblé trop énergique à Cyril Garrel pour être vraiment sincère. Les affaires sont les affaires, avait pensé le restaurateur. Le financier avait été, lui aussi, immédiatement séduit par le lieu : discret mais doté d'une charge patrimoniale et historique qui en faisait un excellent emplacement. La présence du bassin l'avait ravi au plus haut point ; ce genre de détail était parfait pour asseoir le *standing* d'un établissement. L'intérieur du restaurant, bien que plus modeste, avait aussi obtenu son approbation. Des exemples de menus transmis à la liste des artisans et producteurs locaux contactés, tout allait bien dans le même sens, celui de l'excellence. « Un exemple de cohérence et d'élégance pour une gastronomie d'exception ! », avait-il cru bon d'ajouter. Cyril Garrel avait conscience que le banquier en faisait trop mais, au fil des ans, il s'était habitué à ces réactions disproportionnées. En gastronomie comme dans d'autres domaines, quand les questions d'argent survenaient, la démesure l'emportait immanquablement sur la justesse.

La machine s'était enraillée quand le banquier avait demandé quel serait le nom de cet établissement d'exception et que le restaurateur avait répondu *L'imparfait*… Cyril Garrel tenait à ce que son restaurant s'appelât *L'imparfait*.

« *L'imparfait*... », avait répété le banquier entre ses dents, arborant un sourire gêné. « C'est très bien, parfait même, si vous me permettez ce trait d'esprit… Je m'attendais cependant à un nom plus… enfin moins... ».

Le banquier avait laissé sa phrase en suspens ; un ange était passé, puis deux, puis un cortège entier.

J'étais moi aussi comme suspendu aux lèvres de Cyril Garrel mais celui-ci semblait vouloir faire une pause dans son récit. Je me décidai alors à prendre le relais :

- Le banquier avait sans doute imaginé un nom doté d'une connotation moins négative, plus alléchante, si je puis dire ! Pour être honnête, j'ai moi-même été surpris en découvrant votre enseigne et je me suis demandé qui diable avait pu avoir l'idée d'un pareil nom. C'est à rebours de tout ce que l'on préconise en matière de stratégie de communication.

- Et pourtant vous êtes entré, me fit-il remarquer. Pour quelle raison selon vous ?

- Par curiosité, assurément.

- Précisément, asséna Cyril Garrel, un air de victoire dans la voix… Et c'est précisément pour les gens curieux que je cuisine, pas pour ceux qui se laissent convaincre par du prêt-à-penser et des formules toutes faites.

- Mais tout le monde n'a pas votre goût pour les mots, osai-je encore pour le pousser dans ses retranchements. Vous ne craignez pas un malentendu ?

- Je prends le risque, dit-il en reposant sa tasse de café, une pointe de défi dans la voix.

Le bruit de la tasse de porcelaine contre la soucoupe semblait vouloir se prolonger indéfiniment. Après une longue pause, il reprit :

- Vous savez comme moi que la perfection n'est pas de ce monde. Tout l'enjeu de la gastronomie est là : tendre vers le sublime tout en sachant qu'on ne l'atteindra jamais. Cet écart est le lieu même du désir ! C'est ce que j'ai tenté d'expliquer à ce monsieur, noyé sous ses tableurs, ses projections à court et moyen termes et ses coefficients de performance... Voyez-vous, dans l'imparfait il y la promesse – le serment même – de s'atteler à faire mieux, à ne pas reproduire ses erreurs, à surmonter les difficultés et dépasser les contraintes. L'imparfait enjoint à se surpasser. L'imparfait, c'est la place laissée à la création, à l'invention permanente. Quand le parfait n'a plus rien à exprimer, l'imparfait, lui, nous assure que rien n'est achevé, que tout est encore à imaginer. L'imparfait c'est la vie, le propre de l'humanité !

Son regard brillait d'un noir intense ; on aurait pu le croire possédé. Je compris à cet instant que Cyril Garrel était de ces êtres animés par un immense orgueil, peut-être le plus puisant qui soit : l'orgueil d'être humble.

- Tout de même, continuai-je, c'est un nom peu commun pour un restaurant, vous en conviendrez. Comment vous est-il venu à l'esprit ?

- Il m'a été inspiré par Salomone, mon ara bleu.

Je me tournai alors vers le perroquet que la serveuse m'avait présenté comme « juge de paix » et que j'avais totalement oublié. Stoïque sur son perchoir, il se grattait vigoureusement

l'arrière du crâne à l'aide de ses impressionnantes serres noires. Comprenant sans doute que son maître parlait de lui, l'oiseau suspendit soudainement son geste et, patte en l'air, nous transperça de son regard jaune.

- Salomone vit avec moi depuis plus de quinze ans, reprit Cyril Garrel. Il connaît tout de ma cuisine et je lui dois beaucoup. Son jugement est ce que j'ai de plus précieux au monde.

Cette dernière phrase me déconcerta. S'étant aperçu de mon trouble, le restaurateur, me proposa une deuxième liqueur, que je refusai. Il ménageait ses effets.

- Observez, me dit-il en quittant la table... Vous allez comprendre.

Cyril Garrel se dirigea alors vers le perroquet à qui il présenta un biscuit. L'oiseau pencha la tête sur le côté et observa la friandise quelques secondes. Soudain, d'un rapide coup de bec, il s'en empara pour la déposer entre ses serres. Morceau après morceau, le biscuit ainsi maintenu fut becqueté jusqu'à la dernière miette, et quand celle-ci eut à son tour disparu, sous le regard attendri de son maître, Salomone reprit fièrement sa position de vigie.

Le spectacle était cocasse, certes, mais je ne comprenais pas ce que je devais en conclure. J'hésitais à demander de plus amples explications quand soudain, une voix sortie de nulle part proclama :

- Imparfait… Peut mieux faire !

Je restai bouche bée.

- Imparfait… Peut mieux faire ! répéta la voix.

C'était la voix du perroquet, une voix rocailleuse qui roulait les *r* et appuyait sur les *p*, la voix de Salomone prononçant son jugement. J'étais stupéfait ; Cyril Garrel jubilait.

Passé un temps de pure sidération, j'acceptai finalement une deuxième liqueur que le restaurateur me servit avec une joie non dissimulée pendant que Salomone répétait, solennel :

- Imparfait… Peut mieux faire !